

**Zeitschrift:** Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse  
**Herausgeber:** Aînés  
**Band:** 19 (1989)  
**Heft:** 2

**Rubrik:** Nouvelle : la diligence de Sainte-Gudule

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 14.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

La très vieille dame agita ses mains maigres et ridées qui faisaient penser à des pattes d'oiseau.

– Vous vous êtes arrêtés à Sainte-Gudule-en-Forêt? Vous y avez pris des photographies? Vous voulez bien me les laisser voir?

C'est que, figurez-vous, je suis née à Sainte-Gudule et j'y ai vécu jusqu'à mon mariage. Mon enfant, oh! comme tout paraît transformé: ces maisons modernes, ces grands magasins, cet hôtel sur la grand-place! Heureusement que la belle église romane est toujours là. Tenez, voilà l'endroit où s'arrêtait la diligence qui nous reliait au monde extérieur.

Car Sainte-Gudule était enfouie dans les bois, entourée de partout par des milliers d'hectares de forêts qui constituaient sa seule richesse. Notre horizon se bornait à ce rempart bruisant, à cette muraille que les saisons, tour à tour, teintaient d'émeraude, d'or, de rouille ou d'hermine.

Notre demeure familiale se dressait un peu à l'écart du bourg, car notre père était propriétaire de la plus importante scierie du pays. J'ai grandi dans la blondeur des sciures et des copeaux, dans l'entêtante odeur des bois fraîchement coupés.

Notre bonne mère avait mis au monde dix enfants. Certes, nous avions une domestique, notre dévouée Nanette, mais tout ce qui facilite tellement nos ménagères modernes, la cuisinière électrique, l'aspirateur, le congélateur, la machine à laver, était encore inconnu.

L'aîné de mes frères voulait devenir médecin; le second n'avait d'intérêt que pour les choses de la scierie. Moi aussi, j'ai-

mais la scierie, j'aimais la forêt, tout ce qui y croissait, tout ce qui y vivait, les fourrés inextricables, les clairières, les étangs secrets. Les travaux à l'aiguille auxquels on cherchait à m'astreindre arrachaient à Madame Hu-

pieds nus. Très coquette, elle m'apprenait à me mettre en valeur, à brosser longuement mes cheveux, à lisser mes cils et mes sourcils, à soigner ma peau.

Rentrée à la maison paternelle, je n'eus garde d'ou-

mère maternelle qui vivait de l'autre côté de la forêt, dans un gros bourg, à quatre bonnes heures de diligence. Nous y allions à tour de rôle, tantôt Jeanne et Marguerite, tantôt notre mère avec moi ou avec un des garçons. Je crois

## La diligence de Sainte-Gudule

guette des soupirs navrés.

Mes parents finirent par s'alarmer de mes goûts et de mes allures et m'envoyèrent passer deux années au Pensionnat du Lys, tenu par des religieuses. Chères bonnes sœurs, avec quels soins jaloux veillaient-elles sur le tendre et virginal troupeau qui leur était confié! C'étaient de saintes filles et nous des diablasses pleines de ruse et de malice. Ma camarade de chambre se prénomma Diana. C'était une Sud-Américaine, fille d'un ambassadeur; on l'avait mise au Lys à la suite de quelque incartade. Diana s'est toujours refusée à me donner des détails précis, mais elle riait, au souvenir... A seize ans, Diana, en qui se mélangeaient les sangs espagnol et indien, était déjà très belle; les sœurs la regardaient avec une pointe d'inquiétude.

Nous nous entendions à merveille, elle et moi; le soir, quand tout le pensionnat dormait, elle me parlait de son pays, elle chantait à mi-voix des mélodies étranges au rythme desquelles elle dansait

blier ses leçons. Était-ce dû à mes «soins de beauté» ou simplement à une bonne santé générale? Toujours est-il que j'arborais une chevelure magnifique, un teint parfait qui excitaient l'amère jalousie de ma cousine Marguerite, de quelques mois mon aînée. Pauvre Marguerite! Elle traînait dans la vie un long visage boutonneux et une mine morose. Sa grande passion était le chocolat; elle s'en gavait chaque fois que ses parents, qui tenaient l'épicerie de la grand-place, tournaient le dos. Quand le chocolat faisait défaut, elle se rongea frénétiquement les ongles. Lorsque nous nous rencontrions, elle m'examinait:

– Pas un bouton! geignait-elle. Pas un seul bouton et tu es toute rose! Comment fais-tu?

Je prenais un air mystérieux.

– J'ai une recette!

– Donne-la moi!

Je secouais la tête. Cela finissait toujours par des disputes.

Un rite tout aussi immuable que les occupations domestiques était la visite mensuelle à notre grand-

que grand-mère n'éprouvait pas de préférence pour l'un d'entre nous: elle exigeait une visite, n'importe laquelle. Grand-mère avait du bien, comme on disait. Notre mère était assez détachée de cette question de gros sous, mais elle songeait à notre avenir et s'efforçait de faire plaisir à la vieille dame.

Aussi fut-elle extrêmement contrariée lorsqu'elle se foula la cheville dans le roide escalier du grenier. C'était d'autant plus ennuyeux que notre père se trouvait en voyage pour le placement de ses bois et que tante Jeanne ne pouvait absolument pas quitter l'épicerie, oncle Eugène ayant une crise de lumbago.

– Que faire? gémissait la blessée. Que faire? Ma mère attend notre visite demain!

Je haussai les épaules.

– C'est bien simple! J'irai avec Marguerite!

– C'est impossible, ma chérie! Nanette a trop à faire ici.

– Nous n'avons pas besoin d'être accompagnées par Nanette! Voyons, maman, nous ne sommes

plus des enfants! D'ailleurs, que risquons-nous? Nous montons dans la diligence sur la grand-place et nous en descendons devant la maison de grand-mère! Les autres voyageurs ne nous dévoreront pas. Nous ne leur adresse-

J'eus été bien en peine de le préciser. Cependant, ma déception fut immédiate; en fait de voyageurs, il n'y avait sur les sièges de cuir usé qu'un gros paysan des environs, en blouse du dimanche, et deux bonnes sœurs venues

Après une vingtaine de minutes, la diligence traversait un pont qu'on appelait le pont des Amours et qui enjambait une vive rivière. Souvent, des voyageurs attendaient à cet endroit, venant de hameaux perdus dans la fo-

rons même pas la parole. Vous savez bien que grand-mère serait très fâchée si personne ne venait!

C'est ainsi que par un brumeux matin d'automne, Nanette nous conduisit, Marguerite et moi, à la diligence. En chemin, elle nous répéta toutes les recommandations que nos mères avaient déjà faites. J'écoutais à peine. Depuis mon retour de pensionnat, je trouvais la vie quelque peu monotone à la maison. Les aînés des garçons étaient aux études et je ne partageais plus guère les jeux des cadets, des gosses! Ma mère et Nanette m'initiaient à tous les travaux domestiques. Hélas, je ne parvenais pas à m'enthousiasmer pour un repassage ou la confection du pot-au-feu hebdomadaire. Nanette me houspillait:

— Tu rêvasses! Tu rêvasses!

Oui, je rêvassais. J'attendais je ne savais trop quoi. Cette impression d'attente était plus vive encore ce matin-là tandis que je grimpais prestement dans la diligence. Qu'avais-je obscurément espéré?

quêter dans la région. Marguerite s'assit en face de moi, ses boutons ressortant plus que jamais sur son teint blêmi par l'énervement.

Nous n'avions pas dépassé les dernières maisons du bourg que le fermier tira sa casquette sur les yeux et se plongeait dans un somme. Quant aux bonnes sœurs, paupières baissées, elles égrenaient silencieusement leur chapelet. Il ne se passerait donc rien, ce voyage serait pareil à tous ceux, innombrables, que j'avais déjà faits avec mère. Je connaissais la route par cœur: la chapelle de Notre-Dame-des-Champs, les modestes fermes, les vaches paissant dans les herbages, la maison du garde-chasse, les arbres enfin, les hêtres aux troncs de satin gris, les vieux chênes dans lesquels nous cherchions des lucanes, les sapins noirs, serrés, rébarbatifs. Le temps s'assombrissait; des brumes traînaient dans les sous-bois; il n'y avait pas un souffle de vent et les feuilles mortes tombaient sans hâte, dans une sorte d'indifférence, de fatigue mortelle.

rêt. Ce jour-là, une seule silhouette, haute et mince, drapée dans une ample pèlerine, se détacha rapidement de l'abri des arbres. L'homme monta dans la diligence d'un bond, j'eus l'impression qu'il s'y jetait littéralement; il se laissa tomber à côté de moi et claqua la portière.

Nous repartîmes; le fermier dormait toujours et les religieuses n'avaient même pas levé les paupières. A la dérobée, j'examinai mon voisin: entre le bord de son chapeau et le col relevé de son manteau, je n'entrevois qu'une joue mate et des favoris sombres. De toute évidence, cet inconnu n'était ni un paysan ni un bûcheron. Il portait des gants de peau claire; ses vêtements étaient faits de drap fin et il flottait autour de lui une subtile odeur de tabac et d'essence de lavande. Mais pourquoi se cachait-il aux regards? De quoi avait-il peur? Car cet homme avait peur: je devinais, je percevais son raidissement, son inquiétude. Que guettait-il, tourné vers la vitre que des gouttes de pluie rayaient

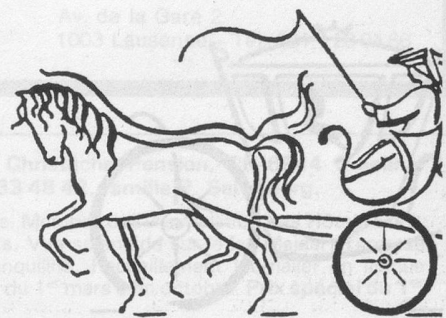
maintenant? On ne voyait que des troncs, d'impénétrables fourrés.

Une heure s'écoula encore; de temps en temps, une clairière coupait la monotonie de la forêt; on apercevait au passage une maison, quelques champs maigres, puis on se retrouvait sous la voûte infinie des branches. Marguerite semblait mal à son aise; les routes, à cette époque, n'étaient pas goudronnées et l'on était durement cahoté en diligence, ce qui ne valait rien aux estomacs sensibles.

Une secousse plus violente que les autres — les chevaux avaient dû être effrayés par un lièvre ou un renard — nous jeta assez brutalement les uns contre les autres. Mon voisin eut alors un réflexe d'homme du monde: il se tourna vers moi, souleva son chapeau et murmura:

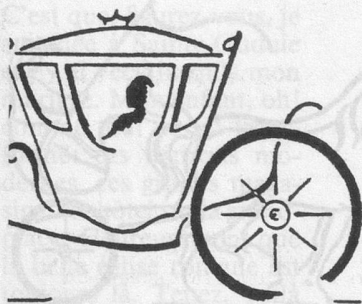
— Je vous prie de m'excuser, mademoiselle!

Je n'ignorais pas que j'étais jolie, mon miroir me le disait, mais les yeux sombres qui me fixaient le proclamaient avec plus d'éloquence qu'un miroir inerte et sans âme. Je me





bas, si bas que je fus seule à l'entendre, il murmura :  
 – Je vais partir au bout du monde ! Que je voudrais vous emmener avec moi ! L'aurais-je suivi au bout du monde, le bel inconnu aux yeux brûlants ? Diana l'eût fait sans hésitation,



sentis rougir tandis qu'un émoi étrange accélérât les battements de mon cœur. Nous nous regardions, le jeune homme et moi, nous nous regardions ardemment. Je ne me moque jamais lorsqu'on parle devant moi du coup de foudre : le coup de foudre, je l'ai eu là, dans cette vieille guimbarde qui traversait la forêt mouillée.

Mon compagnon se ressaisit le premier ; avec un soupir, il passa ses doigts dans ses cheveux courts et bouclés. Il se pencha vers moi et demanda à mi-voix :

– Savez-vous... savez-vous à quelle heure nous devons arriver à Fleurville ?

– Au premier coup de midi ! dit vivement Marguerite qui nous observait.

Les yeux de l'inconnu se posèrent une seconde sur ma cousine, puis revinrent à moi :

– La diligence s'arrête-t-elle loin de la gare ? Le train que je veux prendre est à midi douze...

– Vous serez à la gare en quelques minutes !

Il hocha la tête à deux ou trois reprises ; enfin, tout

j'en suis sûre ! Moi ? Je ne sais pas... En tout cas, le destin m'arrêta impitoyablement.

– Regardez ! s'écria soudain Marguerite très excitée. Regardez ! Trois gendarmes à cheval nous poursuivent !

Je me tournai vers la portière de gauche qu'elle désignait du doigt. Au même instant, la portière de droite claqua : avec une prestesse inouïe, l'inconnu venait de se jeter dans les buissons. Je vis un instant sa silhouette courir entre les troncs, puis elle disparut, absorbée par le brouillard.

– Eh ! bien, bougonna le cocher en retenant ses bêtes, qu'est-ce qui se passe ?

– Nous devons arrêter un de vos passagers ?

– Il a filé ! expliqua ma cousine, trop contente de se mettre en avant. Il a filé de ce...

Je lui pinçai le bras, j'ai dû lui faire mal car elle resta muette, le souffle coupé. Alors, secouant mes boucles blondes le plus gracieusement possible et creusant mes fossettes d'un sourire, je m'adressai aux gendarmes :

– C'est vrai ! Je l'ai vu entre ces arbres, là-bas !

Marguerite ouvrit la bouche pour protester, mais je la pinçai une seconde fois. Personne ne me contredit : le fermier se réveillait et les religieuses paraissaient affolées par l'événement.

Deux des gendarmes galopèrent déjà dans la direction que je leur avais indiquée et qui était naturellement tout à l'opposé de celle qu'avait prise le fugitif. Le cocher agitait son fouet :

– Et qu'est-ce que vous lui voulez, à c'gars-là ?

– C'est le comte de Belmont. Il a étranglé sa maîtresse, une danseuse, dans une crise de jalousie. Faut absolument qu'on l'attrape, c't'aristo !

– Alors, bonne chance ! dit le cocher jovialement. N'avez plus besoin de moi, pas vrai ? J'peux pas me mettre en retard ! Hue, Merlin ! Hue, César !

Marguerite pleurnichait ; elle me souffla à l'oreille :

– Je raconterai à tout le monde ce que tu as fait, que tu m'as pincée, que tu as menti aux gendarmes !

– Tu ne raconteras rien du tout !

– Si, je le dirai à grand-mère, à ta mère et à la mienne. Je leur dirai aussi que tu as parlé à un inconnu, à un... un assassin ! Qu'est-ce qu'il te chuchotait ?

J'étais hors de moi.

– Ça ne te regarde pas, tu es trop bête ! Ecoute, ma

petite Marguerite, promets-moi de ne rien dire à personne. En échange, je te donnerai toutes mes recettes !

Elle me regarda d'un air méfiant en frottant son bras endolori.

– Quelles recettes ?

– Mes recettes pour avoir une peau lisse et sans boutons, des cheveux souples et brillants !

– C'est vrai ?

– Tout ce qu'il y a de plus vrai, je te le jure, mais, de ton côté, il faut me promettre qu'il ne sera jamais plus question, même entre nous, de ce qui s'est passé aujourd'hui !

Ma cousine rongait ses ongles, signe de profonde indécision ; en elle luttaient visiblement la rancune, la jalousie et un désir éperdu d'être jolie, regardée, admirée. Ce sentiment tout féminin finit par l'emporter. Marguerite étendit la main droite d'un air solennel.

– Bon, je ne dirai jamais rien, tu peux y compter ! Vite, donne-moi tes recettes !

Ma cousine tint parole : personne de notre famille ne sut jamais rien des péripéties de ce voyage. Mes recettes eurent quelque effet, mais je suppose que cela était dû surtout au fait que, sur mes conseils, Marguerite croquait des pommes au lieu de se gaver de chocolat.

Le comte de Belmont ne fut jamais rattrapé : les journaux, que je lisais maintenant avec une avidité qui choquait ma bonne mère, supposèrent qu'il avait réussi à gagner les États-Unis. D'autres affaires sensationnelles firent promptement oublier celle-là.

Le fugitif n'eut certainement jamais une pensée pour moi ; mais moi, comment aurais-je pu oublier l'homme qui avait rêvé, l'espace d'un instant, de m'emmener au bout du monde ?

L. M.